

Faits main

mai 2017

Zig Blanquer

Ce n'est pas ma main qui écrit ce texte.

Lors de la performance *À table* de Loïc Touzé, il y avait une écrivaine qui partageait sa terreur persistante d'être un jour accidentée de la main et se figurer ne plus pouvoir écrire, ne plus exercer sa passion, ne plus savoir vivre. J'ai pris la parole, sans lever la main (mais les yeux), je lui ai expliqué que je n'avais pas besoin de main pour écrire, que j'écrivais tous les jours, sans main. Du fait d'être tétraplégique en raison d'une pathologie neuromusculaire, ma main est un membre sensitif, mais non moteur, non fonctionnel. Du moins pas assez fonctionnel pour toute une gestuelle de survie quotidienne, autant que pour une société conçue par et pour les personnes valides.

J'ai mentionné à l'écrivaine que j'écris majoritairement avec une reconnaissance vocale informatique, je parle à un micro pour écrire. Je parle maintenant. Je parle la plupart du temps pour parvenir à vivre, à des personnes dont la main présente assez de motricité pour pouvoir agencer ma vie. Je vis littéralement par la main d'autres.

La main qui frotte la brosse sur mes dents. La main qui ferme la porte de mon appartement lorsque je pars bosser. La main qui coupe l'oignon que je vais cuisiner. La main qui tend le titre de transport aux contrôleurs et contrôleuses. La main qui tape la cendre de la cigarette que je fume. La main qui donne la monnaie à la boulangère. La main qui m'essuie l'anus après que je suis allé aux toilettes. La main qui appuie sur le bouton d'arrêt du bus. La main qui amène et retire la cuillère de ma bouche. La main qui me rase. La main qui me remonte la couette la nuit quand j'ai froid. La main qui tient la lettre que je lis d'un ami annonçant de mauvaises nouvelles. La main qui essuie ensuite mes larmes. La main qui glisse mon bulletin de vote dans l'urne. La main qui tape mes SMS dictés. La main qui ouvre le paquet

de bonbons qu'un gosse devant moi me réclame. La main qui recoiffe mes cheveux. La main qui lève mon verre pour trinquer, puis le porte à ma bouche. La main qui verse la quantité de paprika que je veux cuisiner. La main qui met les préservatifs dans mon sac de voyage. La main qui signe mes chèques. La main qui boutonne ma chemise. La main qui positionne l'appareil photo pour ma prise de vue.

On pourrait demander à Deleuze et Guattari : que serait un devenir-main ? Leurs devenirs invitent aux mouvements, à partir du désir de traverser la frontière des normalités admises, pour en faire advenir des possibles. Emmener l'usuel depuis son désir d'exister vers du terrain inhabituel, créer des forces d'improbabilité.

Ma main ne présente aucune qualification de performance rentable, ni ne répond à la convention sociale préhensile, pour autant elle advient au monde de façon multiple. Ma main corporelle est un élément fragmentaire qui va chercher dans son « voisinage » un autre organe singulier pour réaliser sa puissance d'agir. Ma main sonde constamment d'autres annexes palmaires et digitales. Mes phalanges, mes muscles, mes innervations manuelles existent par alliance des mêmes éléments en d'autres mains ; aucune n'étant ma main, toutes pouvant devenir mes mains. Comme une évasion organisée de la normalité fonctionnelle. Ma main arrive autre part qu'à moi, perpétuellement, elle n'est qu'un rapport avec l'autre, elle traverse mon épiderme pour habiter momentanément l'épiderme d'autres mains où elle prend racine ; toutes ces mains transitoires, événementielles, forment le rhizome de ma fonction manuelle.

Mon agencement vital est toujours de seconde main. Les gestes ne sont jamais de moi, en revanche les actes le sont toujours. Mes choix sont maniés de façon plurielle, officiellement j'emploie un relais 24h/24 de six personnes, douze mains, pour manipuler mon quotidien. Ma main est comme constamment double, sa volonté intellectuelle se loge dans ma paume, cognition sensible, sa réalisation corporelle se meut dans le poignet et les doigts d'autres mains, mécanique cognitive.

C'est très rarement ma main qui atteint le monde dans son palpable, sa préhension, sa poigne. Je transite par la main d'autrui, disponible et volontaire. Je m'associe parfois à des mains d'inconnues, une passante qui m'ouvre la porte de la librairie, un type dans la rue qui me demande une clope et à qui j'explique dans quelle poche il peut me la prendre. Toutefois je suis nettement plus à l'aise avec les mains que j'ai choisies, celles de mes assistantes et assistants : à force de symbiose quotidienne, j'ai appris chacune de leurs différentes densités gestuelles, je reconnais leur innervation, j'ai induit leur dextérité.

Mais je ne m'y arrête pas, dans cette main, il ne s'agit que d'un accord conjoncturel. Je ne dois vraiment pleinement toucher, joindre, que mes amantes et amants ; de ces parenthèses artisanales d'où la motricité doit être réinventée, peut faire advenir d'autres possibles, sans aucun territoire préalable. Ce sont ces partenaires intimes qui m'ont le plus appris à considérer mes mains atomiques, à vivifier mes amplitudes minimales, à rétablir du contact d'où les forces sont un jeu et non plus un enjeu discriminatoire. Mes mains cessent d'être des atrophies et rétractations cliniques, des immobilités chômeuses, et elles deviennent de la pulsation, de la vibration, de l'attention, de l'exploration, de la composition.

Parfois, je ne supporte plus la main de mes assistantes et assistants. Qui n'est jamais la même, mais qui est toujours source de transduction : tout se ressent dans une main, de sa délicatesse compréhensive, minutieusement attentionnée, à sa peur maladroite, moite, tremblante, son impatience négligée, parfois maltraitante. Certaines saccades de charité raidie, suintantes de validisme et de mainmise exotique, voulant alpaguer mes moindres choix gestuels.

De plus en plus ces dernières années, des mains d'organismes institutionnels, par procuration, en viennent jusqu'à me toucher. Elles m'atteignent par l'entremise d'une main-d'oeuvre obligée par Pôle Emploi, mains d'inadvertances intérimaires, mains bien trop menottées à leur propre survie précarisée, n'étant pas volontaires à assister les mouvements de quelqu'une d'autre. Il n'y a alors aucune délicatesse de vie, seule de la survie est maniée. Ces jours-là, j'ai les poings serrés, parfois d'impuissance rageuse, mais autant de fois que je peux en direction de luttes autonomistes qui réfléchissent à des interdépendances choisies et non subies. Nous sommes de plus en plus d'handies à revendiquer de choisir et former nos équipes d'assistantes de vie, d'obtenir les budgets pour consciemment prendre en main nos autonomies quotidiennes, de ne pas être assujetties à des entreprises d'« aide à la personne » ou à des foyers institutionnels où les mains sont usinées.

Une main est un récif de forces et de fragilités, un révélateur d'intimité, c'est un touchant-touché difficilement dissimulé. Il y a des mains éminentes que j'accueille volontiers comme nervures vitales à mon quotidien, celles-ci manoeuvrent une complicité existentielle. Leur conscience se dispose en agilité, elles deviennent de discrètes jointures à ma corporéité. Ces mains qui savent entendre les miennes, qui savent élaborer leur mobilité.

Mon existence quotidienne dépend de cet artisanat de poignets, paumes, doigts. Mes mains n'en sont pas inertes, elles sont comme en permanence greffées à ces autres mains, je réfléchis et reçois les gestes à partir des miennes, ce sont comme des radars somatiques. Ce qui fait que les mains des autres sont des éléments environnementaux essentiels pour moi

m'engendre toute une écologie de perceptions. La façon dont les personnes valides peuvent délimiter leur corps, individualiser leur anatomie sociale, n'existe pas chez moi. Je ne peux que faire corps avec d'autres corps, mon ergonomie de survie est toujours un double corps, un trait d'union ; j'ai au moins trois mains.

On m'a un jour questionné : « En fait, tu ne touches jamais le monde, puisque tu n'as jamais les choses dans tes mains ? » Je me rappelle qu'on jardinait et que je lui avais alors décrit tout ce que je percevais à travers les contractions musculaires de ses gestes, les postures de son corps – allant jusqu'à de minuscules frémissements –, les échos dans ses regards. Toucher est une lecture du monde parmi d'autres lectures sensibles. Je lui avais donné ma lecture du poids des cailloux qu'il soulevait, de l'humidité et de la température de la terre qu'il écartait, de la texture des herbes qu'il manipulait ; ces descriptions s'étaient avérées très proches de son ressenti.

Mon palpable est une exploration migratoire d'une main à une autre, m'ayant appris à tâter différents territoires sensibles, à devenir de multiples (microscopiques) discernements.

Mes agissements envers le monde se font par des membres transitionnels que je détiens autant qui me tiennent, les mains des assistantes et assistants me manipulant le corps jusqu'à la fin de ma vie. Cela fait que nous avons chacune entre les mains une responsabilité partagée, une codépendance. Un Commun Sans Organes, pourrait-on dire.

D'où il devient indiscernable au bout d'un certain temps de vouloir définir une propriété du geste, tant « avoir la main » m'est un joyeux pickpocket d'high-five.

Texte extrait du livre *Nos existences handies* publié par les éditions Tahin Party en janvier 2025. Il est disponible en ligne gratuitement dans différents formats et en vente en librairie à 9 euros. Cette brochure peut circuler gratuitement ou à prix libre.